

«Le parfum d'Adam» de Jean-Christophe Rufin

Quelle harmonie entre l'humain et la nature ?

Renouer avec la nature sous peine de perdre le sens même de notre identité humaine ? Les Cafés Littéraires de la Commission Justice et Paix Belgique francophone rassemblent une équipe de lecteurs intéressés d'aborder, par le biais de romans, la thématique d'année de l'association. Cette année, c'est le thème de l'environnement qui a retenu notre attention. Ce terme est devenu classique, singulièrement en Occident, lorsqu'on veut parler de la nature, du respect qu'on estime lui devoir, des actions qu'on propose pour la sauvegarder, etc.

PAR JEAN-FRANÇOIS GRÉGOIRE ET JEAN HINNEKENS (1),
AVEC LA COLLABORATION DE GÉRALDINE DUQUENNE

Pourtant, le vocable d'«environnement» n'est pas sans prêter à confusion. Il sonne un peu, en effet, comme si la nature n'était jamais que les environs, la périphérie par rapport au centre incontesté et incontestable qu'évidemment nous occuperions, nous, les humains. Et c'est là que certains d'entre nous, sans tomber dans l'idéologie catastrophiste de l'écologie radicale, voudraient rompre avec les tenants d'une position anthropocentrique qui conduit tant d'hommes à instrumentaliser tout ce qui n'est pas «eux» : les plantes, les oiseaux du ciel, les poissons de la mer et tout ce qui est censé partager sur terre leur espace vital.

À force de voir traiter la nature comme secondaire, les plus conscients d'entre les humains comprennent qu'ils courent droit dans le mur. Du coup, l'on se dit qu'il urge de renouer avec le respect de la nature, sous peine de perdre le sens même de notre identité humaine. Cette culture - contre-anthropocentrique ? - du - strict - respect de l'environnement prend aujourd'hui

divers aspects : lutte contre les entreprises qui produisent des OGM, lutte contre certains projets immobiliers qui se font au détriment de la forêt, mises en gardes contre l'exploitation «indécente» de la forêt amazonienne et des océans, combat en faveur des abeilles dont on découvre qu'elles jouent un rôle fondamental dans l'équilibre écologique, etc.

Le fait est aussi que, malheureusement, cette lutte peut prendre des allures guerrières terrifiantes dans le cadre de ce qu'on appelle l'«écologie radicale». Le roman de Jean-Christophe Rufin, intitulé «Le parfum d'Adam», montre comment, à force de prendre le parti de la nature, non pas «compte tenu de l'humain» mais parfois contre lui, on peut en venir à des solutions qui ne sont pas loin de ressembler aux horreurs nazies passées.

Dans «Le parfum d'Adam», Jean-Christophe Rufin tisse avec les fils de deux thèmes bien contemporains - les questions environnementales et celles relatives au secret

Jean-Christophe Rufin
Le parfum d'Adam



d'Etat (2) - le scénario d'un thriller qui accroche et maintient l'attention. Nous sommes plongés d'emblée dans deux cheminements antagonistes qui ne se rejoindront qu'à la fin d'un long parcours de 754 pages.

Trois questions de fond...

Comme après chaque lecture d'un roman dans le cadre des Cafés littéraires, nous tentons de rassembler notre échange dispersé de la première réunion autour de trois questions de fond qui nous permettent de nous recentrer sur la thématique d'année de Justice et Paix. Une belle occasion d'approfondir certains problèmes qui nous tiennent à cœur, en faisant la part belle à la raison, certes, mais aussi à l'émotion, à la sensibilité, aux sentiments.

1. Comment réconcilier l'Homme et la nature ? Faut-il les réconcilier ?

Cette question se pose explicitement dans le roman, notamment dans l'exposé de l'historique des mouvements écologistes, plus particulièrement lorsque l'auteur en arrive aux tensions à propos de la place de l'être humain dans la nature. Deux courants s'affrontent, un humaniste et un anti-humaniste, pour qui l'être humain est une espèce parmi d'autres qu'il faut remettre à sa juste place. Pour les plus radicaux de ce second courant, ce n'est pas seulement à l'activité humaine, mais à l'espèce humaine elle-même qu'il faut s'attaquer.

Les «Nouveaux Prédateurs» du roman appartiennent au second courant. Ils prônent la violence et même le meurtre mais, pour eux, se limiter au sacrifice d'un individu n'a pas de sens. Ce sont les «équilibres» qu'il faut restaurer et, dans le monde vivant, ce sont les prédateurs qui sont les garants de ces équilibres. L'espèce humaine s'en est affranchie. Elle prolifère et détruit tout. Dans le désert du Colorado, Juliette, une des protagonistes du roman, est impressionnée : «Écrasée par cette beauté, il est clair pour elle que la nature vit d'une existence propre et ne doit rien à l'homme sinon sa destruction».

Le mot «environnement» sonne comme si la nature n'était jamais que les environs, la périphérie par rapport au centre incontesté et incontestable que nous occuperions, nous, les humains.

Elle a lu et approuvé des livres en ce sens, dont «l'Almanach d'un comté de sable» d'Aldo Léopold (3), qui parle «des montagnes, des rivières, des paysages comme de véritables personnes sur lesquelles l'être humain n'a pas de droit (4)».

Qui oserait prétendre connaître la juste relation que l'homme doit avoir avec la nature ? Une remarque d'Harrow, l'un des personnages centraux du roman, dit d'ailleurs de l'écologie qu'elle «n'avait qu'une très vague

idée de ce qu'il était possible de faire pour préserver la planète (5)». Et un autre, Conrad Fritsch, le professeur à la base des dérives qui forment la trame du récit, appelle cela «l'aporie du développement», c'est-à-dire «un problème sans solution (6)».

2. Mais l'explosion démographique ?

D'aucuns disent aujourd'hui, souvent d'une voix timide, que la terre est surpeuplée - et certains vont même jusqu'à proposer de régler cette affaire en supprimant les «inutiles» : pauvres, vieux, enfants surnuméraires, non-conformistes, etc. Pour Harrow, dans la ligne d'un certain William Aiken, cité par Jean-Christophe Rufin, et selon qui «une mortalité humaine massive serait une bonne chose. Il est de notre devoir de la provoquer», résoudre le problème de la pauvreté, cela revient purement et simplement à liquider les pauvres, sous prétexte entre autres qu'ils procréeraient trop, ou encore qu'ils n'useraient pas des techniques susceptibles d'envoyer moins de CO₂ dans l'atmosphère, etc. Il ne faut pas être très futé, évidemment, pour comprendre qu'en envisageant les choses sous cet angle-là, on se trompe de débat. Car c'est bien sûr moins les pauvres qu'il s'agit d'incriminer, en l'occurrence, que la pauvreté - et les structures qui

croit l'analyse de Hans Jonas (7) dans «Le principe responsabilité» ? À ne penser qu'à soi en ayant le nez dans le guidon, en effet, on se prépare des lendemains qui ne chanteront pas, et il se pourrait que ceux qui se sentent bien dans leurs bottes aujourd'hui tirent la langue demain, que leurs enfants ou leurs petits-enfants se retrouvent avec des dents cariées parce qu'ils auront, eux, mangé trop de raisins verts.

Loin de nous l'idée de penser qu'il faille faire de la peur du lendemain le levier de nos choix socio-politiques - cela reviendrait à retomber dans l'ornière qu'on dénonce - mais bien de susciter une prise de conscience du fait que le sort des hommes, partout dans le monde, est lié et que l'injustice qui fonctionne comme un boomerang, mérite d'être considérée avec grande attention. Comme insistait Albert Jacquard, c'est probablement du côté de la collaboration, et pas de la compétition, qu'il s'agit de trouver le secret du «vivre-ensemble». Et cette collaboration ne sera à la hauteur d'elle-même, vraiment conséquente, que si les humains non seulement se considèrent comme des frères, mais s'entendent à respecter l'environnement dont ils vivent.

3. Quelle est notre part humaine - et quelle est notre part animale ?

La troisième question qui a retenu notre attention s'est posée à partir d'une phrase «choc» de la page 682 de l'édition de poche du roman : «Je crois que ce n'est pas la part animale de l'homme qui le sauvera. C'est sa part humaine. La conscience qu'il a de lui-même et de son environnement, la solidarité, la justice, l'amour» - une phrase à propos de laquelle nous nous sommes demandé : que faut-il entendre par «part animale» et «part humaine» de l'homme ?

La question n'a pas de réponse dans le roman. Elle n'est qu'évoquée, et encore «en creux», dans le premier paragraphe de la page 760 de l'épilogue. Pour Jean-Christophe Rufin,